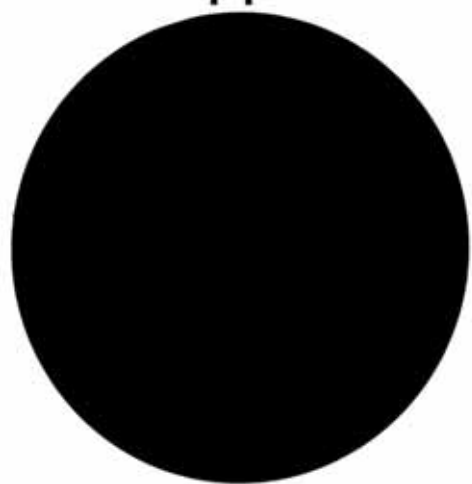


**Notules
dominicales
de culture
domestique**
Philippe Didion



publie.net

notules dominicales de culture domestique

philippe didion

2001.....	4
2002.....	24
2003.....	54
2004.....	97
2005.....	141
2006.....	188
2007.....	263

2001

VENDREDI.

Vie laborieuse. 10 heures. Je suis en vacances. Période attendue, période redoutée. Les filles de la pharmacie vont prendre leurs congés. Ce manque d'imagination des salariés qui tiennent absolument à se mettre en vacances en été alors que nous avons parfois de très beaux mois de novembre. (n° 16, 1^{er} juillet 2001)

VENDREDI.

Courriel. GN me narre les déconvenues de son séjour en Italie, écourté pour cause de carte Visa avalée car considérée comme perdue. Je note la phrase dont il s'est servi : « Il bancomat a mangiato la mia carta ». La rubrique « Quelques phrases utiles » des guides de voyage à l'étranger a toujours fait mes délices, catalogue improbable de tous les emmerdements que l'on peut rencontrer, avec des phrases qui vont de « Notre emplacement est infesté de moustiques » à « Quelles sont les formalités à accomplir pour rapatrier le corps ? ». (n° 20, 29 juillet 2001)

SAMEDI 1.

Vacances. Départ à 10 heures, comme prévu. Autoroute jusqu'à Chalon-sur-Saône avec arrêt pique-nique près de Gevrey-Chambertin. Après, c'est la route que je prends pour aller chez Fallet à Jaligny, Le Creusot, Montceau-les-Mines, Digoin. Près de Dompierre-sur-Besbre, une église portant un énorme LIBERTE-EGALITE-FRATERNITE peint sur son côté. Vestige révolutionnaire ?

Moulins, Montluçon, et arrivée en Creuse. Première impression : c'est bocager, et très vert : ça ne semble pas manquer d'arrosage. Sinon, pour ce qui est du dépaysement, on se croirait à Hadol, à 10 kilomètres de chez nous. Nous arrivons à Pionnat, la commune sur laquelle est située la maison. J'entre dans la boulangerie, j'arrive à faire rappliquer la boulangère septuagénaire en frappant à la porte de l'arrière-boutique. Dialogue :

« Bonjour madame, je voudrais une baguette. Savez-vous où se trouve le lieu-dit Las Brouas ? (je prononce à l'espagnole, comme si j'étais parti en vacances dans la pampa argentine, ignorant encore qu'on dit *La Brou*)

— Connais pas. Mais c'est peut-être Laboureix (prononcer Labourrée).

— C'est où ?

— Par là. (elle m'indique trois directions différentes d'un bras nonchalant).

— C'est loin ?

— Deux kilomètres...

— Il y a de l'eau ? (je sais que c'est au bord de la Creuse).

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais été. »

Ce pays me plaît déjà.

DIMANCHE 1.

Exploration. Nous montons au village de Busseau (1 km). Au bar-tabac-journaux (journal plutôt, on n'y trouve que *La Montagne*), j'achète pour 150 francs une carte de pêche pour 15 jours. J'ai du mal à faire comprendre au patron (Guy) que je m'appelle Didion et non Dion. Après ça, je le laisse mettre le nombre de l et de p qu'il veut à mon prénom. Le fait que son établissement s'appelle le Modern Bar est en soi un régal.

Pêche. Préparation des lignes et descente à la Creuse. Retour de sensations que je n'ai pas connues depuis plusieurs années, souvenir des parties de pêche avec F. : excitation, fébrilité, puis exaspération et enfin résignation devant ma malhabilité et mon incompetence. Après moult emmêlages et bris de ligne (il va falloir racheter du matériel bientôt), je capture quatre vairons centimétriques. L'après-midi, je par-

viens, je ne sais comment, à me planter un hameçon à l'intérieur de la lèvre. Je suis tellement accoutumé à ce côté Hulot (celui de Tati, pas celui de TF1) de ma personne que ça ne me surprend même pas. Compatissante, Caroline me délivre à grandes rasades d'eau oxygénée. Le soir, j'attrape une rousse plus longue que mon paquet d'OCB.

LUNDI 1.

Radio. En contrepoint ironique de mes exploits halieutiques, j'enregistre *Moby Dick* que France Culture diffuse en feuilleton.

VENDREDI 1.

Informations. J'apprends à l'aube la mort de François Sautoni, abattu alors qu'il quittait la noce d'un ami. D'où il ressort qu'en Corse on se marie le jeudi. Peut-être parce qu'on y est déjà en week-end ?

SAMEDI 2.

Tourisme. Promenade jusqu'à Ahun, le bourg voisin (penser à prendre la photo de la pancarte directionnelle « 4 AHUN » pour la légèrer « joli score »). À l'Office du Tourisme, un hobereau fait un scandale parce que son château n'est pas assez mis en valeur dans les dépliants mis à la disposition des touristes. Nous mémorisons le nom de sa gentilhommière afin d'être sûrs de ne pas y mettre les pieds.

À l'étage, exposition Jacques Lagrange, un peintre sans doute originaire du coin, qui fut conseiller artistique de Jacques Tati, dessinant par exemple la maison de *Mon Oncle*, dont on voit les plans, et des gags pour *Les Vacances de Monsieur Hulot*.

LUNDI 2.

Tourisme. Voyage à Aubusson (30 kilomètres tout de même, ce sera le plus grand déplacement de la quinzaine). Ca ressemble à Plombières, avec quelques vieilles maisons à colombages et une Grande-Rue commerçante. Par amour du contrepét, nous achetons des pâtisseries.

VENDREDI 2.

Pêche. Un beau gardon, la pièce maîtresse de la quinzaine. Le coup du soir ne donnera rien, ce qui me permettra de ne pas avoir de regrets. La rivière est désempoisonnée. La faute à qui ? (n° 23, 26 août 2001)

VENDREDI.

Voyage. Je prends le 6 heures 57 pour la gare. En attendant le 7 heures 42 pour Paris, je bois un café à l'Arrivée, où j'ai fait mes premières armes littéraires. Marcel, un gars de l'Équipement avec lequel j'ai bu au Café du Vallon, est déjà au demi ou plutôt aux demis et se demande s'il va aller bosser. J'arrive à Paris à 11 heures 50, file rue de Rennes récupé-

rer mon stylo. Je fais un tour dans les librairies de Saint-Germain pour voir les tables de nouveautés, achète des lettres Décadry chez Gibert Beaux-Arts boulevard Saint-Michel. Circuit habituel pour rejoindre la bibliothèque avec pensée rue des Écoles pour Roland Barthes devant le Collège de France, à l'endroit où il se fit mortellement renverser par une camionnette. Je mange un filet de julienne au Petit Cardinal. En attendant l'ouverture de la bibliothèque, je lis le programme des activités estivales proposées par le Centre d'Assas, sorte de M.J.C. du coin. Parmi des choses plus ou moins classiques, il est question d'un stage de stretching postural. Je passe quelques minutes à me demander quelle physionomie peut avoir un être qui consacre une partie de son été à faire du stretching postural. Je travaille à la Bilipo jusqu'à la fermeture. Je marche plein sud dans des rues que je ne connais pas (rue Monge, avenue des Gobelins) jusqu'à la place d'Italie. Au passage, je jette un oeil sur les Arènes de Lutèce (on y joue à la pétanque), aperçois la Grande Mosquée de Paris, la Manufacture des Gobelins. Je prends le bus pour rentrer à l'hôtel, histoire de soutenir Delanoë et de découvrir ses fameux couloirs. C'est plus long que le métro mais il y a des avantages : paysage, bien sûr, meilleur repérage dans l'espace, plus grande sécurité (il y a d'ailleurs une majo-

rité de femmes) et surtout pas d'accordéoniste qui vient vous bêler *La Vie en rose* toutes les deux stations. (n° 24, 3 septembre 2001)

DIMANCHE.

Lecture. *Cosmétique de l'ennemi* (Amélie Nothomb, Albin Michel 2001). Dans un aéroport, un homme d'affaires, Jérôme August, est importuné par un certain Textor Texel qui prétend avoir violé et tué une femme, celle de Jérôme en l'occurrence.

J'ai une certaine tendresse pour Amélie Nothomb depuis que nous avons couché dans la même chambre. Mais pas la même nuit. C'est une chambre d'hôtes près de Jaligny où elle était venue recevoir le Prix René-Fallet pour son premier roman, *Hygiène de l'assassin* (au titre quasi semblable à celui-ci) et où j'ai dormi en août 2000, ce qui m'incita à devenir lecteur pour ce prix. Fatalement, cette tendresse devait aboutir à une lecture, voilà qui est fait.

Citation : « La personne humaine ne présente qu'un seul point faible : l'oreille. » Particulièrement pertinent quand on lit cette phrase dans un compartiment où claironnent les voix de deux vieillards à demi sourds lancés dans une conversation inepte. (n° 25, 10 septembre 2001)

MARDI.

TV. Des salopiaux ont chié dans le képi du gendarme du monde et lui ont enlevé ses deux dents de devant sans anesthésie. Nous regardons les images de New York, l'avion s'enfoncer dans la tour comme la capsule spatiale dans la lune de Méliès.

JEUDI.

Informatique. 18 heures 30. J'essaie d'envoyer un document à G.N. à l'aide de mon scanner tout neuf.

20 heures. Je vais chercher une enveloppe et un timbre. (n° 26, 16 septembre 2001)

DIMANCHE.

Travaux. Les manutentionnaires (parents, beau-frère, employés...) arrivent à 8 heures 30 et les hostilités commencent. C'est aujourd'hui qu'il faut transférer la pharmacie dans les cellules installées sur le trottoir, les travaux commençant demain. Je fais en sorte d'utiliser au maximum mes compétences dans le domaine du déménagement : j'habille les filles, les conduis loin de la tourmente, prépare du café, dresse la table, débarrasse, sers des rafraîchissements, tends des outils à ceux qui en ont l'usage, transporte tout de même quelques colis sans trop de conviction et finis la journée sans me blesser, ce qui est déjà une sorte d'exploit.

LUNDI.

Travaux. Les ouvriers ont commencé à jouer de la masse dans la pharmacie où on ne reconnaît déjà plus rien. Le spectacle est très déprimant.

Courrier. Je reçois ma carte d'adhérent (n° 1385) à la Société des Amis de Marcel Proust. Ca fera une ligne de plus dans mon article nécrologique.

MERCREDI.

Travaux. Le chef du gros œuvre nous apprend que, sauf pour la partie qui repose sur la cave, la maison ne possède pas de fondations et a été posée sur le trottoir comme un étron canin. Il faut interrompre les travaux pour étayer d'urgence. Les menaces d'expulsion se précisent. Un huissier vient constater l'état des maisons voisines et du trottoir afin d'éviter d'éventuelles récriminations futures.

Compétence professionnelle. Caroline en formation sur l'obésité. D'où il ressort que j'ai encore 34 kilos de marge.

VENDREDI.

Sport. Cross du collègue. Je passe deux heures à me geler et à pester sur le parcours. J'en récolterai une bonne sinusite. Je pense au pauvre gosse (en l'occurrence moi il y a trente ans) pour qui le cours de gym est déjà une torture suffisante et qu'on oblige à faire le guignol en short par un froid de canard une matinée durant.

Travaux. L'entrepreneur nous donne l'autorisation de rester dans la maison. Nous marchons sur la pointe des pieds. La porte d'entrée est obstruée par des madriers, impossible de la fermer à clé, il faut se contorsionner pour entrer ou sortir. Le camion qui livre le béton pour consolider la mesure emboutit un Algeco, sans heureusement le chasser de ses cales.

SAMEDI.

Silence. Pas de coups de masse, pas de marteau-piqueur, pas de perceuse, le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme... (n° 32, 28 octobre 2001)

JEUDI.

Compétence professionnelle. Caroline en formation sur les Bonnes Pratiques de Dispensation de l'Oxygène. Elle rentre à une heure du matin. Comme je lui fais remarquer finement, elle ne manque pas d'air. (n° 34, 11 novembre 2001)

MERCREDI.

Compétence professionnelle. Première journée de stage (« Enseigner le français au collègue ») à Malzéville. Je m'y rends avec J.-C.F. qui a accepté de me convoier : je n'aurais pas pu y aller seul en voiture. À part nous, qui faisons figure de vieillards, l'assemblée est composée de jeunes gens (23 filles et 2 garçons, en gros) fraîchement diplômés ou vacataires recrutés à la va-vite en septembre et qui attendent encore

leur premier salaire. Ca doit faire cinq ans que je n'ai pas mis les pieds dans ce genre de cénacle. Je n'en garde pas un souvenir éblouissant. En général, on était convoqués à 9 heures, à 9 heures 45 tous les stagiaires étaient là, la formatrice arrivait parfois avant 10 heures, un tour de table pour se présenter, arrivée de la gestionnaire pour savoir qui mange à la cantine à midi, bon, on fait une pause pour boire un café, bon, déjà 11 heures 30, on va constituer les groupes pour cet après-midi, allez, on se retrouve à 13 heures 30 pour finir à 16 heures 30 plutôt qu'à 17 heures, hein, il y en a qui on des enfants, on sait ce que c'est, à 14 heures 15 on reprenait, bataillait une demi-heure pour trouver un couillon qui accepte d'être le rapporteur du groupe, à 15 heures 30 on commençait à entendre des raclements de chaises et des claquements de cartables, vous comprenez, mes enfants à l'école, j'habite loin, j'ai un conseil de classe, allez, à demain, c'était très enrichissant. Moi, je m'en fichais, je m'inscrivais à tous les stages qui se déroulaient à Nancy pour pouvoir aller coucher à Verdun chez Y. et J., les enfants étaient contents de me voir et de me céder une chambre, on faisait de la musique, on se couchait tard et ça me changeait de ma solitude. Là, c'est un peu différent. L'inspectrice en chef est venue nous honorer de sa présence et entame son discours aux jeunes recrues à 9

heures 10 : « Faites-vous respecter », « Parlez un français correct », « L'élève est là pour travailler »... Passionnant. Elle laisse la place à notre mentor, formateur IUFM, inspecteur à ses heures et toujours professeur en collège pour ne pas perdre la main. Compétent, quoi. C'est parti. Bien entendu, tout ce que je fais en classe est à ranger dans la rubrique « À proscrire ». À midi, nous filons, J.-C.F. et moi, à Nancy chez J. où nous mangeons et évoquons quelques frais souvenirs de Lozère. L'après-midi, le prof parfait nous montre les travaux parfaits qu'il fait réaliser à ses élèves parfaits, enfin, ils ne sont pas parfaits au départ, c'est lui qui les rend comme ça. Ca pourrait être imbuvable mais ça ne l'est pas, du moins pas encore car l'homme est fin rhéteur, il sait être intéressant et captiver son auditoire en multipliant les anecdotes, les changements de ton, les mimiques, joue avec son visage, ses mains, ses lunettes. Bref, c'est « Alain Decaux raconte ». Du point de vue de ce qu'on peut en retirer, c'est proche du néant mais on passe un bon moment à écouter les histoires de l'Oncle Paul, pédagogue hors pair.

JEUDI.

Compétence professionnelle (suite). Retour à Malzéville pour la deuxième journée de stage à l'issue de laquelle J.-C.F. et moi décidons que la troisième se fera sans nous. L'homme

parfait devient un rien gonflant. D'autant que je ne peux m'empêcher, derrière ses airs mielleux et pontifiants, d'imaginer la vigueur avec laquelle il m'incendiera si un jour il débarque dans ma classe. À la fin de la matinée, j'en ai ma claque de ce poseur et me surprends à songer à changer de métier. Nous retrouvons J. qui travaille dans le collège qui nous accueille. À la cantine, dans la file d'attente du self, des élèves lui demandent si nous sommes les deux anciens déportés qui doivent témoigner plus tard dans leur cours d'histoire. Ca ne nous rajeunit pas. L'après-midi, le formateur nous passe des diapositives. Je pique du nez. J'aurai tout de même la satisfaction, avant la fin de la journée, de le surprendre en étant le seul de l'assemblée à connaître le poète Georges Fourest et même de lui apprendre que, contrairement à ce qu'il affirme, il n'a pas écrit un seul recueil (*La négresse blonde*), mais au moins deux (*Le géranium ovipare*). Le retour est très éprouvant : pluie battante, embouteillages jusqu'à Houdemont, des camions fous qui doublent à toute allure en balançant des trombes d'eau. Je bénis mon chauffeur et me promets de ne plus jamais remettre un pneu dans cette galère. Je parviens à atteindre la crèche avant la fermeture. Alice vient à moi en marchant, effaçant d'un fier et

franc sourire toutes les avanies de cette journée. (n° 37, 4 décembre 2001)

JEUDI.

Presse. *La Liberté de l'Est* : « Le club Land Lorraine organise ce week-end des baptêmes en 4x4 au profit du Téléthon ». On croit qu'on a fait le tour de la bêtise humaine, et puis on s'aperçoit, avec une jouissance toute flaubertienne, qu'il n'est même pas besoin de gratter pour découvrir des strates, des sous-couches...

Travaux. Ca s'active dans la boutique. Maçons, plâtriers, menuisier aluminium, plombier, électriciens sont à pied d'œuvre. Une nouvelle porte menant à l'appartement est posée. Quand on arrivera à l'ouvrir, ce sera un progrès certain.

TV. Appâtés par les louanges publiées dans *Le Monde*, *Télérama* et *Libération*, nous regardons le premier épisode de *Six Feet Under*, une série américaine consacrée à une famille d'entrepreneurs de pompes funèbres. Il s'agit là de réparer un manque qui me pèse. Le monde de la série télévisée m'est totalement étranger. De ma vie, j'ai dû voir en tout et pour tout un épisode de *Chapeaux melons et bottes de cuir* et un de *Starsky et Hutch*. La raison en est que je ne suis jamais parvenu à regarder quelque chose d'une façon fragmentaire. Si

série il y a, je me dois de la voir du début à la fin. De la même façon, je suis incapable de regarder un film dont j'ai manqué le générique. Si je continue à regarder *P.J.*, c'est en grande partie parce que j'en ai vu le premier épisode... De même, dans mon adolescence, il ne s'agissait pas de lire *Les Misérables*, *Le Père Goriot* ou *Germinal*, mais de lire TOUT Hugo, TOUT Balzac et TOUT Zola, entreprise dans laquelle j'ai bien sûr échoué mais après avoir quand même fait une bonne partie du chemin. D'autre part, j'avoue être un peu intrigué par ces nouvelles séries télévisées qu'on dit de grande qualité, comme *The Sopranos* ou *Oz* et avoir envie de voir ce que ça peut être. *Six Feet Under*, donc. C'est l'épisode pilote, donc il est difficile de se faire un jugement, on cerne les personnages, on lance quelques pistes. Nous verrons bien avec les épisodes à venir puisqu'il n'est pas question, voir plus haut, que j'en rate un désormais.

(n° 38, 9 décembre 2001)

DIMANCHE.

TV. *Les Combinards* (Jean-Claude Roy, France, 1966 avec Darry Cowl, Jacques Bernard, Agnès Spaak, Michel Serault, Noël Roquevert, Maria Pacôme, Florence Blot, Mary Marquet, Jane Sourza, Mathilde Casadesus, Monique Tarbès, Gérard Hernandez).

Deux jeunes oisifs montent diverses combines pour se faire de l'argent. L'une d'elles consiste à escroquer des femmes qui ont rédigé des petites annonces matrimoniales.

C'était au temps béni (*circa* 1995) où R.T.L. Télévision diffusait dans la nuit des nanars français des années 60 que je ne manquais jamais d'enregistrer. Des films de Guy Lefranc, Jean Bastia, Jean Cherasse ou ce Jean-Claude Roy qui n'a rien réalisé d'autre à ma connaissance. De même, Jacques Bernard, l'acteur principal aux côtés de Darry Cowl, ne semble pas avoir fait carrière. Autour d'eux, on a plaisir à reconnaître des comédiens de renom, serviteurs prolifiques de la comédie française des années 60. Un genre qui vole plutôt en rase-mottes, ce film en est une bonne illustration. On retiendra tout de même l'arrivée, chez ses complices, de Darry Cowl porteur d'une tête de veau et annonçant fièrement : « C'est la dot de ma bouchère ! »

SAMEDI.

V.I.P. Chaque fois que je suis à Paris, je scrute attentivement tous les gens que je vois dans l'espoir de reconnaître une célébrité. Bonne récolte aujourd'hui : je tombe sur ma sœur et son mari. (n° 39, 16 décembre 2001).

MARDI.

Vie professionnelle. Journée sans élèves au collège où le personnel, un rien désabusé, est invité à débattre de l'énième réforme qui va lui être imposée. Les râleurs râlent, les taiseux se taisent, l'essentiel est de faire semblant de s'intéresser. Comme notre patron n'est pas un stakhanoviste, ladite journée se termine à 13 heures. Un repas commun est prévu dans une ferme-auberge des environs mais personne n'a songé à m'y convier. Ça ne me rend pas amer : j'ai tellement bien travaillé mon insignifiance que j'en suis arrivé à devenir transparent.

Obituaire. Mort de Gilbert Bécaud. « Gilbert Berger s'appelle Gilbert, en dépit de l'effet peu euphonique produit par le redoublement du « ber », parce que ses parents se rencontrèrent lors d'un récital que Gilbert Bécaud – dont ils étaient tous deux fanatiques – donna en 1956 à l'*Empire* et au cours duquel 87 fauteuils furent brisés » (Georges Perec, *La Vie mode d'emploi*).

Travaux. Les employés du gaz, qui travaillent aux nouveaux branchements, quittent le chantier à 17 heures sans prévenir et sans remettre l'installation en service, nous laissant sans chauffage. La nuit promet d'être fraîche, la température extérieure est au-dessous de zéro. Nous rapatrions des appa-

reils soufflants de chez nos parents et emmitouflons les filles.

MERCREDI.

Hibernatus. Les filles sont envoyées dans des foyers aux températures plus clémentes. Pour ma part, je passe l'après-midi à lire dans un sac de couchage. L'architecte, venu pour la réunion de chantier hebdomadaire, pique une colère noire devant notre situation frigorifique. Au téléphone, l'abruti de G.D.F. qui bloque la procédure, un certain M. M., lui annonce que la reprise du chantier ne se fera pas avant le 2 janvier. L'architecte décide alors de lui rendre une visite de courtoisie. Il évoque devant lui la réjouissante perspective d'une visite d'huissier pour constater un abandon de chantier et l'obligation de nous loger à l'hôtel, arguant du fait qu'on ne laisse pas « une femme et deux enfants sans chauffage en plein hiver ». Encore un effet de ma transparence. Comme par miracle, les ouvriers reviennent dans l'après-midi, font les branchements nécessaires et le chauffage est rétabli. L'incident aura eu raison de mes dernières illusions concernant le service public.

VENDREDI.

Civilités. J'essaie de joindre M. M. à GDF pour lui présenter mes vœux mais l'homme s'avère curieusement introuvable. (n° 40, 23 décembre 2001)

JEUDI.

Vacances. Premières démarches pour retenir un gîte estival. La contrainte qui régit notre choix de villégiature est celle-ci : il s'agit de trouver un département que nous serions totalement incapables de situer sur une carte de France. L'été dernier ? Ce fut la Creuse, l'été prochain ce sera l'Eure. (n° 41, 30 décembre 2001)

2002

VENDREDI.

Courriel. Y. envoie les photos du Nouvel An. Nous y faisons des têtes qui pourraient faire croire que le franc, qu'on enterrait ce soir-là, faisait partie de notre famille. (n° 42, 6 janvier 2002)

MARDI.

Vie scolaire. Galette des rois au collège. C'est l'occasion de revoir quelques têtes connues, éloignées par la retraite ou une mutation mais ce genre de cérémonie attire de moins en moins de monde et, dans la salle de cantine déserte, ça donne plutôt l'impression d'un noyau d'irréductibles grévistes autour d'un brasero que d'une joyeuse bande festoyante. Je sens la fève tinter contre mes dents, je la cache à l'abri d'une gencive et la glisse dans ma poche. Transparence...

JEUDI.

Newton. L'enseigne de la nouvelle pharmacie perd son M qui s'écrase sur le trottoir, mal collé à cause du gel. Alice tombe de sa table à langer. Le M seul est fichu. (n° 43, 13 janvier 2002)

LUNDI.

Ouverture. Après trois mois de travaux (comme prévu), la pharmacie ouvre ses portes. Je passe devant en revenant de l'école mais n'ose entrer tant la file d'attente est impressionnante. On se croirait chez Harrod's le premier jour des soldes. Enfin non, j'exagère. Le deuxième jour, disons. (n° 46, 3 février 2002)

SAMEDI 1.

Alpenstock, Rucksack & Knickerbockers. Départ pour l'Autriche à 10 heures 20. Remiremont, Bussang, Mulhouse, Allemagne. Une heure de bouchon à la frontière suisse. Les L., qui sont eux sur une file qui progresse, nous dépassent sans nous voir. Nous les retrouvons au Mövenpick avant Zürich où nous déjeunons de quelques frites achetées au prix des ortolans. Will, St-Gall, Lustenau, Dornbirn et nous attaquons la montagne, nettement moins enneigée que l'an passé. Nous traversons Au, lieu de notre villégiature de l'hiver 2001. Schröcken est un peu plus haut, à quelques kilomètres. Nous découvrons le gîte (la Villa Wackenburg) sans difficulté, mais pas sans appréhension : un champ de neige avec, planté au milieu, une sorte de hangar à foin sans fenêtre. C'est là. La petite verrue dans la prairie, quoi. Les L. sont déjà là, les propriétaires expliquent à Y. les choses nécessaires au bon fonctionnement de la maison. Comme ils ont mani-

festement des doutes sur sa capacité de compréhension, ils me répètent tout. J'opine sans écouter à tout ce qu'ils jaspent, afin de nous en débarrasser au plus vite. L'objet de leur inquiétude est visiblement un énorme poêle de faïence qui doit chauffer le rez-de-chaussée et qui ne doit pas être utilisé n'importe comment. La cuisine est plutôt du genre sordide, formica sale millésimé 1950 et placards branlants mais le reste est presque convenable. Dieu merci, il y a des radiateurs d'appoint dans les chambres. La nôtre est habillée (rideaux et parures de lit) de vichy rouge et blanc. Toute la semaine, j'aurai l'impression de dormir sous la nappe d'un restaurant de Riquewihr. Le reste de la troupe arrive petit à petit, nous sommes 16 au total.

JEUDI.

États d'âme. Je commence à trouver le temps long et à avoir hâte de retrouver la moitié rapatriée de ma famille. Confirmation du fait que je préférerai toujours l'idée de vacances aux vacances elles-mêmes. Les meilleurs moments des vacances : la rédaction des listes de choses à emporter, l'établissement de l'itinéraire, le choix des livres, le voyage, même s'il faut conduire, la découverte et l'investissement d'un lieu, la première nuit, le premier matin où je prends mes marques et découvre le fonctionnement de la cafetière autochtone dans

le silence de l'aube... Après, c'est la routine, une autre forme de routine mais la routine tout de même. Cela dit, si l'on met à part le froid, le séjour continue agréablement. On prend grand plaisir à écorcher l'allemand, même sans majuscule. Je serais certainement plus détendu si je parvenais à me persuader que Lucie n'enquiquine pas le monde, ce qui n'est pas vraiment le cas. Mon incapacité à prendre part à une discussion me pèse aussi, je suis entouré des gens qui me sont les plus chers, mes amis les plus proches, mais ne parviens à leur dire ce que je veux leur dire qu'à l'occasion de brefs tête-à-tête. Je voudrais faire connaître mon plaisir d'être en leur compagnie mais ne parviens certainement qu'à passer pour un ours peu loquace. Mais bon on me connaît... (n° 48, 17 février 2002)

DIMANCHE.

Crétins des Alpes. Comme nous croûtons chez mes parents, je jette un œil sur les informations télévisées. Deux skieurs français ont été médaillés la veille dans une épreuve olympique. On a donc un reportage sur la course, classique, mais immédiatement après – comme j'avais déjà pu le remarquer en écoutants Europe 1 en Autriche – un autre reportage nous emmène dans la station alpine d'où le skieur mis à l'honneur est originaire. Foule d'autochtones en liesse qui

ont suivi la course par – 5° sur un écran géant installé sur la place du village (des gens tellement chaleureux, un village tellement authentique qu'ils n'ont même pas la télé chez eux), entretiens avec le père du champion (ah, le bon petit !), sa fiancée, son beau-frère, ah si son chien pouvait parler, le directeur de l'école où il a appris à lire (il sait dans quel sens on doit tenir ses skis pour qu'on en voie bien la marque), le patron du bistrot où il a pris sa première cuite, que sais-je encore. Le but de tout ça : attirer les gogos dans la station ainsi mise en vedette, opération promotionnelle orchestrée par la municipalité, l'office du tourisme et la chambre économique locale pour que le touriste ait l'impression qu'il a gardé en compagnie du champion les cochons qui ont donné le lard de la tartiflette qu'il déguste dans un restaurant typique qui se sent dès lors autorisé à pratiquer les tarifs du Crillon. Je suppose qu'on filme ensuite aussi le retour au pays du champion, avec les mêmes images des mêmes abrutis en combinaison fluo agitant les mêmes cloches de vaches. La cocarde ne suffit plus, il faut aussi le clocher. Les imbéciles heureux qui sont nés quelque part... (n° 50, 3 mars 2002)

LUNDI.

Vie automobile. Sur le chemin du retour du collège, mon pot d'échappement commence à se détacher. Tout automobiliste normalement constitué, face à une telle situation, s'arrête et essaie de remédier à la chose en arrachant ou rattachant la pièce défectueuse. Je n'en fais rien et poursuis ma route en priant pour que ça passe, que je puisse atteindre la maison et n'y plus penser, rentrant les épaules pour éviter le regard des autres automobilistes intrigués par le potin d'enfer que je fais. Arrivé à la crèche, au moment de me garer, le pot se met en vrille, se coince sous le châssis, défonce et transperce le pare-chocs et soulève la voiture à la manière d'un cric. Impossible d'avancer ou de reculer. Il fait beau. Tout le personnel de la crèche, enfants et monitrices, est dans le petit jardin qui surplombe le parking. Quarante paires d'yeux goguenards me contemplant en train d'essayer de décoincer la pièce récalcitrante à grands coups de savate. J'ai rarement eu aussi chaud. Le garagiste à qui je montre les dégâts dans la soirée est hilare, dit qu'au cours de sa longue carrière – il a l'âge d'avoir réparé des Juva 4 – il n'a jamais vu ça. (n° 51, 10 mars 2002)

SAMEDI.

Pétarades. Retour du marché (où j'ai déniché deux Série Noire préhistoriques dont le n° 2 de la collection), mon bus

est pris dans une manifestation de « motards en colère » (sic)*. Si je comprends bien leurs revendications, ils souhaitent que le code de la route s'applique à tout le monde sauf à eux. L'approche des élections présidentielles fait éclore les corporatismes, chaque groupuscule y va de sa banderole. Après les motards en colère, nous aurons le cortège des aérostiers atrabilaires, la théorie des numismates hargneux, le défilé des fil-de-féristes ronchons, des pêcheurs à la ligne verts de rage, la manifestation des antipodistes vindicatifs et celle des scaphandriers irascibles. J'attendrai pour ma part que se mette en place le collectif des conjoints de pharmaciens asociaux pour aller battre le pavé.

* À ne pas confondre avec les tocards en molaires qui ne sont que de mauvais dentistes. (n° 53, 24 mars 2002)

DIMANCHE.

Viande froide. La reine mère est morte le 30 mars. La cérémonie funèbre est prévue pour le 9 avril. La princesse Margaret, décédée le 9 février dernier, a été enterrée le 15. On peut, et Dieu sait que je ne m'en prive guère, reprocher beaucoup de choses aux Anglais mais on ne peut que s'incliner devant la qualité de leurs frigos. (n° 55, 7 avril 2002)

LUNDI 1.

Sortie. Le ciel est voilé mais il ne pleut pas. Nous allons sur la plage, tremper un nougat circonspect dans l'eau glacée : l'eau de mer peut faire du bien à l'eczéma de Lucie. Nous rentrons juste au moment où je commence à me demander si je déteste la mer autant que la montagne.

VENDREDI 1.

Sortie. Départ pour Marseille dans la matinée pour aller visiter H. sur son lit de douleur à l'Hôpital Nord, sorte de grande barre grise tendance Haut-du-Lièvre aux balcons rouillés. J'ai des nœuds dans le ventre au moment de frapper à sa porte et mesure le courage qu'il a fallu à ceux et celles qui sont venus me voir quand je jouais mon concerto pour tuyaux et bandelettes chez les grands brûlés de l'hôpital de Metz. Les bandes du visage, justement, sont enlevées. Là où j'attendais plutôt un champ de mines, le côté endommagé est bien refait, bien lisse, encore légèrement enflé. L'œil fermé est choquant, les lignes de cicatrices sur le crâne impressionnantes mais tout ce qui est nez-front-pommette est bien refait et avec le temps, le reste suivra. Il marche un peu, parle de mieux en mieux, fait de la kiné, s'ennuie, dort mal. Il doit être transféré le jour même dans un centre de rééducation, toujours à Marseille. Nous parlons des circonstances de l'accident, dont il ne se rappelle rien. F., qui l'accompagnait, est

tombé dans les pommes en le découvrant après la chute. Heureusement, ils étaient avec un autre couple dont la femme, qui est infirmière ou secouriste je ne sais plus, lui a fait un point de compression jusqu'à ce qu'il soit héliporté jusqu'à cet hôpital par les pompiers de Vitrolles. Il a hâte de sortir, de retravailler, de se remettre à la moto et... à l'escalade. Caroline prend le relais à son chevet puis nous le laissons avec sa mère qui empaquette ses affaires en vue de son transfert. Nous partons à la découverte du Vieux Port, mangeons des trucs mous sur la Canebière sans nous attarder : le soir même doit avoir lieu le match O.M. – P.S.G. et l'ambiance est quelque peu électrique. Sur l'autoroute du retour, un ralentissement : ce sont trois bus de supporters du P.S.G. accompagnés par des véhicules de police. Je suppose qu'on les promène autour de la ville – de peur de les lâcher dedans – en attendant l'ouverture des portes du stade. Nous les dépassons : des visages grimaçants de haine et de bêtise collés aux vitres, des banderoles et des écharpes « Comité anti-Marseillais », des bras d'honneur... Des singes. Vive le sport. (n° 56, 21 avril 2002)

MERCREDI.

Jardin. Première tonte. La dernière chose que je sectionne est la courroie d'entraînement de la tondeuse, ce qui met fin au vacarme. (n° 57, 28 avril 2002)

MARDI.

Vieillesse. Caroline a embauché à la pharmacie une préparatrice dont je fus assez gravement amoureux au cours de mes années de lycée et qui est probablement à l'origine de mon penchant pour les pharmaciennes. Après toutes ces années, elle est restée très aimable mais je peux maintenant la voir, l'entendre et lui parler sans sentir mon cœur s'échapper de ma poitrine. Je lui donne des produits de mon jardin. Autrement dit, il y a 25 ans je lui aurais volontiers proposé la botte, aujourd'hui je lui offre des radis. (n° 63, 9 juin 2002)

SAMEDI.

Vie parisienne. Dernière séance du séminaire Perce à Jus-sieu, consacrée à une pièce peu connue, *Les horreurs de la guerre, drame alphabétique*, par Marc Parayre, un prof de Perpignan. Marcel Bénabou, un peu crispé, dit qu'il s'apprêtait à publier une étude sur le même texte. C'est le problème dans ce cénacle dont les membres peuvent être classés en trois catégories : les étudiants qui viennent là glaner des choses utiles à leurs travaux, quelques curieux, dont je suis, qui ne sont là que pour le plaisir, et les chercheurs professionnels

qui s'épient, s'observent, se jalourent et se tirent souvent dans les pattes pour la plus grande joie des deux premières catégories (les passes d'armes Magné – Bellos ou Magné – Brasseur auxquelles j'ai assisté valaient le déplacement). Chacun a peur que l'autre vienne empiéter sur son territoire, lui pique le thème ou le bout de texte de Perec qu'il décortique en vue d'une publication. La première fois où je suis venu, on m'a regardé d'un drôle d'air puis, un jour, Roland Brasseur m'a demandé si je m'apprêtais à publier quelque chose. Tout le monde a semblé soulagé de ma réponse négative et c'est à ce moment-là, quand on a su que j'étais totalement inoffensif, que j'ai été pleinement accepté. (n° 64, 16 juin 2002)

MERCREDI 1.

Vacances. Une douzaine de kilomètres jusqu'à l'abbaye de Mortemer, vestiges du 12e siècle. Nous prenons des tickets pour le parc où on peut voir des daims, des oies... comme au parc du Château à Epinal. C'est souvent comme ça les vacances : c'est comme chez soi, sauf qu'on paye et qu'on ne sait pas faire marcher le chauffage. Nous bénéficions tout de même d'une longue ballade en petit train tiré par un tracteur. Au retour, traversée d'un village au nom charmant, Veumichon. J'imagine les slogans du maire en campagne

électorale : « Pour le développement et le redressement de Veumichon ». Ravitaillement au magasin Champion de Charleval.

Devant nous, à la caisse, une vieille avec un chariot rempli jusqu'à la gueule de litres de vin. Elle diffuse une odeur de distillerie incroyable.

On n'est pas à Vichy : aux caisses, les bonbons « Croibleu », ceux qui sont censés tromper les éthylomètres, sont vendus par sacs de 3 kilos.

MARDI 2.

Mauvaise idée. Nous passons la majeure partie de la journée dans l'auto. Comme il ne fait pas beau, je me suis mis en tête d'aller jusqu'à Illiers-Combray, de substituer Proust à Flaubert. C'est loin, trop loin, la route est moche (Évreux, Dreux, Ivry-la-Bataille...).

On est en pleine Beauce, plate comme ma main, pas étonnant qu'il ait fait des tartines sur les clochers, on les voit de loin. Aujourd'hui, il ferait pareil avec les silos. Le village est peu attrayant, des madeleines sont exposées sans conviction dans la vitrine de la boulangerie.

Je passe deux fois à l'Office du Tourisme, une fois pour y prendre des prospectus, une fois pour récupérer l'appareil photo oublié sur les marches de l'église. Fort de ma qualité

de membre de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray, je me propose de visiter sans bourse délier la maison de tante Léonie. Quand j'arrive, la visite est partie depuis 35 minutes. La prochaine a lieu dans plus d'une heure, ce sera trop long pour la patience des filles. Déception, regret d'avoir embarqué mon monde – qui est d'ailleurs d'humeur charmante, comme s'il était tout naturel de suivre sans récriminer les lubies d'un hurluberlu prêt à vous embarquer à l'autre bout de la France pour se recueillir devant des tas de cailloux qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été un jour caressés du regard par un quelconque gâte-papier asthmatique – dans cette galère. Je me console avec quelques cartes postales et quelques pas dans l'église Saint-Jacques, Saint-Hilaire dans le roman, où il n'y a plus d'aubépines depuis longtemps.

JEUDI 2.

Excursion. Nous passons la journée à Dieppe où nous échappons à la pluie. Du vent, des nuages dans un ciel digne de Boudin, le voisin de Honfleur, mais pas de pluie. Dans la ville, beaucoup de drapeaux canadiens, et même un québécois, en mémoire de l'opération Jubilee dont on va sans doute célébrer avec faste le soixantième anniversaire. Sur le kilomètre de plage que l'on découvre à l'œil nu, une centaine

de personnes à tout casser. Dans l'eau, deux baigneurs, dont un en combinaison. Au ressac, les cailloux remués font un bruit de dents qui s'entrechoquent. Nous croûtons des crêpes sur le front de mer. Nous faisons un tour dans la ville, d'abord austère mais pas dépourvue de charme. Un peu comme moi, quoi. Les filles s'amuse sur une aire de jeux au milieu d'une forte densité de Dylan, Kevin, Brandon et Sullivan, ce qui n'est pas dû qu'à la proximité des côtes anglaises. (n° 71, 11 août 2002)

MARDI.

Jardin. Le beau temps est revenu, ce qui autorise une inspection de mes terres. Les tomates, pour la première fois, ont échappé au mildiou, les aubergines sont de belle taille, les choux-fleurs plantés en juillet se révèlent être des brocolis mais c'est tout aussi comestible. Je m'attelle à la confection de la première ratatouille. Lucie sait faire de la balançoire sans besoin de se faire pousser, ce qui est un soulagement incommensurable. L'herbe est haute. La tondeuse refuse de démarrer. Dans l'heure, mon voisin immédiat me prête un engin tondeur-débroussailleur dans le genre d'Attila que j'ai un peu de mal à maîtriser dans un premier temps (un groseillier à fleurs en fera les frais) mais qui remplit son office. Je mesure la chance que j'ai d'être entouré, dans un périmè-

tre d'une vingtaine de mètres, de voisins qui exercent leur profession dans des domaines où j'ai encore moins de compétences que dans ceux où j'enseigne mais dans lesquels je peux avoir (et j'ai déjà eu) un besoin urgent : un réparateur de tondeuses, donc, un garagiste, un électricien-réparateur-marchand de télé qui n'a jamais vendu de télé. Le quartier manque un peu de plombier mais c'est déjà ça. Sans compter la pharmacie qui se trouve sous mes pieds et qui peut être utile si me prend un jour l'envie saugrenue de me lancer dans une des activités maîtrisées par ces si précieux voisins. En retour, je dois dire que si quelqu'un de l'entourage a un jour besoin d'un dictionnaire provençal – français en deux volumes et 2360 pages, du *Petit Livre Rouge* de Mao en langue anglaise, d'une carte d'état-major du Lac Kipawa (Québec), de l'enregistrement d'un discours de Léon Blum de 1929, de l'intégrale en 10 CD des chansons de Bourvil, d'un 45-tours de Valéry Giscard d'Estaing ou d'une vidéo des *As d'Oxford* avec Laurel et Hardy, je suis prêt à dépanner immédiatement. Bien sûr, il y aurait peut-être une analyse des besoins à effectuer car jusqu'à maintenant la demande n'a pas été trop forte mais on ne sait jamais.

SAMEDI.

Presse. « Des promeneurs qui flânaient sur les berges de

l'étang de la Plaine à Pusieux ont retrouvé un objet pour le moins insolite, un dentier, qu'ils ont apporté en mairie de Saint-Nabord. Celui ou celle à qui la mésaventure est survenue peut désormais venir réclamer ses dents à ladite mairie. » (*La Liberté de l'Est*) (n° 72, 18 août 2002)

LUNDI.

Rentrée des classes. Conformément à ce que je m'étais promis, je mets le nez dans les manuels scolaires, histoire de me préparer à jouer le rôle de professeur modèle voulu par mes inspecteurs. En même temps, j'écoute Blaise Cendrars répondre à un questionnaire du genre « Quel est votre écrivain préféré ? Votre vertu préférée chez l'homme ? » etc. Arrive la question : « Quelle est votre occupation préférée ? » Réponse : « Ne rien foutre ». Je ferme mes livres et passe à des activités plus sérieuses.

Je n'ai peut-être pas tellement envie d'être un professeur modèle après tout. (n° 73, 25 août 2002)

LUNDI.

Rentrée. Encore une. Plus que dix-sept. Mauvaises nouvelles du précédent principal, victime d'une attaque cardiaque pendant les vacances. On lui avait offert un vélo tout terrain pour son départ. Soyez d'attaque pour l'été, offrez un VTT. Le patron est nouveau, la sous-maxé est nouvelle, de nou-

veaux profs aussi. Il y a là des bourlingueurs coutumiers du séjour express et des endives blanchies aux néons des IUFM qui ont hâte de découvrir la vraie vie. L'après-midi, je vide la salle 26 que j'occupais depuis des temps immémoriaux (équipée pour l'anglais, que je ne pratique plus) pour m'installer dans un nouveau local. C'est long : comme tout le monde, au début de ma carrière, j'emportais beaucoup de choses de l'école chez moi, cours à préparer, copies à corriger, manuels à compulser. Depuis, j'ai cessé de polluer mon intérieur avec ces objets et c'est mon chez-moi que je j'installe à l'école : cafetière, vaisselle, couverts, serviette de table, habits de rechange, coussin pour la sieste, petite bibliothèque, cassettes, radio... Je pense que finirai par prendre des chaussons.

MERCREDI.

Jardin. Septième tonte de la saison. Le voisin, venu faire son inspection vespérale, m'interpelle « Ça tond, ça tond ! ». J'opine. Il est difficile de ne pas opiner face à une personne qui, lorsqu'elle vous surprend une bêche à la main, vous lance « Ça bêche, ça bêche ! », un arrosoir au bout du bras, « Ça arrose, ça arrose ! » ou, affairé à pomper de l'air pour la piscine dégonflable, « Ça gonfle, ça gonfle ! » Nous vi-

vons dans une atmosphère de consensus que bien des voisins doivent nous envier. (n° 75, 8 septembre 2002)

DIMANCHE.

TV. *Les Âmes fortes* (Raoul Ruiz, France/Belgique, 2001 avec Laetitia Casta, Frédéric Diefenthal, Arielle Dombasle, John Malkovich).

Années 1890, dans le Diois. Une jeune lingère quitte la campagne avec son fiancé pour faire sa vie à la ville. Elle entre au service d'un couple de rentiers cossus, les Numance.

La scène se passe un jour de l'an passé, au moment de la sortie de *Belphégor* ou de *Taxi 2*, dans la queue au cinéma. Une connaissance lance à la personne qui l'accompagne en me désignant : « C'est fou ce qu'il ressemble à Frédéric Diefenthal. » Je dessine sur ma bouche diefenthalienne un sourire entendu mais je n'en mène pas large : je n'ai jamais vu ce loustic et je me demande bien à quoi (sinon à moi-même) il peut bien ressembler. Depuis, je vis partagé entre le soulagement de n'avoir pas été comparé à Michel Simon ou à Robert Dalban et le désir de voir enfin un film avec Frédéric Diefenthal. Voilà qui est fait. Déjà, il faut faire abstraction de la casquette et de la moustache, que je porte rarement, et aussi tout de même de son statut de cocu qui pourrait s'avérer blessant. À partir de là, c'est vrai que sur certains plans, la

ressemblance existe, ça donne une drôle de sensation, mais c'est peut-être parce que Diefenthal fait la gueule tout au long du film. (n° 76, 15 septembre 2002)

SAMEDI.

Courrier. Réception d'un faire-part de naissance où l'on apprend qu'un bébé vient de faire sa « rentrée » dans la vie. On ne l'avait pas vu en sortir.

Jardin. Sciage de bois, arrachage de légumes morts, bêchage d'automne. Le voisin : « Ça bêche, ça bêche ! » (n° 78, 29 septembre 2002)

MERCREDI.

Presse. Le Monde publie un billet nécrologique consacré à « Sir Brooks Richards, célèbre agent secret britannique », ce qui constitue, si je ne m'abuse, un bel oxymore. (n° 79, 6 octobre 2002)

VENDREDI.

Philéas Fogg. Départ pour Paris par le 19 heures 36. Contrairement au plan de route, le train s'arrête en gare de Château-Thierry. On nous annonce qu'un train précédent a déraillé et que la voie est bloquée. Un service d'autocars va être mis en place pour nous permettre de gagner Paris. Une heure et demie plus tard nous embarquons dans quatre bus réquisitionnés à Château-Thierry et à Meaux (des cars de

Brie, donc). Les chauffeurs ont l'air de sortir du lit, c'est normal, ils sortent du lit. Curieusement, ça ne râle pas, les voyageurs sont patients, soulagés sans doute comme moi de n'avoir pas été dans le train accidenté. Les gens sympathisent, les conversations s'engagent mais heureusement personne n'a l'idée saugrenue de m'adresser la parole et je m'endors derrière une belle jeune femme qui pue atrocement. Je me réveille à deux heures du matin, alors que nous sillonnons Paris by night en autocar comme de vulgaires touristes allemands. Arrêts Gare de Lyon, Bastille, République et enfin gare de l'Est.

SAMEDI.

Vie parisienne. Je me réveille vaseux comme un touriste allemand qui a passé la nuit à sillonner Paris by night en autocar. Rentrée du séminaire Perce à Jussieu avec une communication de Christelle Reggiani, une habituée, sur *Un cabinet d'amateur*. Je croûte au Petit Cardinal où je suis les conseils du garçon qui m'affirme que le confit de canard est « sympa ». J'avais déjà pu remarquer que, dans les magasins de vêtements, les jeunes et pimpantes vendeuses ne disaient plus que telle chemise ou pantalon était à rayures, à votre taille, seyant, joli, ajusté, à pinces ou à revers mais tout simplement « sympa », mais je n'avais pas encore pris cons-

cience de la masse de sympathie qui pouvait émaner du membre d'un anatidé défunt. Je passe l'après-midi à la Bili-po, m'effondrant à plusieurs reprises sur ma table à la recherche du sommeil perdu. (n° 80, 13 octobre 2002)

LUNDI.

Vie scolaire. Rencontre avec les parents d'élèves de sixième. Le pompon à une Mme C. à qui il faut dix minutes pour s'apercevoir que je ne suis pas le prof de maths. J'ai encore dans l'oreille son cri du cœur : « De la poésie en maths ! » (n° 81, 20 octobre 2002)

JEUDI.

Vacances. M. et A. nous quittent au matin. Je descends au marché à Villefort avec Alice. L'après-midi, Lucie biche : elle part en balade avec la troupe et sans son père, revient avec du houx, des fleurs, des châtaignes. Il y a aussi des champignons savoureux que nous dévorons avec appétit. Ce n'est qu'une fois la casserole léchée que J. se plonge dans un guide et découvre que les pholiotes changeantes que nous avons cru avaler ressemblent trait pour trait aux galères marginées (seule une odeur de farine chez celles-ci put les différencier) qui sont bêtement mortelles. Les sourires jaunissent. Est-ce une conséquence ? La soirée, marquée par l'arrivée de C.B. et de ses deux garçons, sera plus arrosée que les précédentes,

donnant lieu à des sentences définitives du genre (dans une conversation sur les végétariens) « Ça fait du bruit quand on mange une carotte crue, on n'entend rien de ce qu'on vous dit, c'est pour ça que les ânes ont de si grandes oreilles », « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, quand il n'y a plus de vie il n'y a plus d'espoir » et ce joyau, échappé de la bouche de J. alors que nous parlons des changements intervenus chez les enfants des uns et des autres : « C'est les enfants qui vieillissent, nous, on bouge pas ». Fin de la meilleure journée du séjour, j'ai presque réussi à me détendre. (n° 83, 3 novembre 2002)

SAMEDI.

Création littéraire. Je passe le début de la nuit à mettre la dernière main à mon travail sur Nerval. Depuis deux mois, les caciques de la [listeoulipo] s'affrontent sur une épreuve commune, la réécriture sous contrainte du poème *El Desdichado* de Gérard de Nerval. 101 variations sont déjà parues aux éditions Quintette (anagrammes, palindromes, acrostiches, version latine...) mais le jeu continue et j'ai décidé de m'y essayer en passant le texte au filtre de ma contrainte dite des « homophonies approximatives à caractère géographique ». Il ne s'agit pas de faire des vers holorimes (qui se reproduisent son pour son, du genre « Il est ténor mais

m'embête/Il est énormément bête »), au contraire, l'approximation fait partie du contrat et ajoute, à mon sens, un peu de sel et d'humour Vermot. Je livre ici mon texte, avec le poème original en regard. En guise de surcontrainte, j'ai essayé d'utiliser le maximum de noms de lieux habités par des connaissances qui, justement, s'y reconnaîtront, et j'ai glissé une allusion à Georges Perec.

El Géographichado

Jœuf Huy Luton Évreux, El-
beuf, Lincoln Solesmes,
Le Raincy Dax Eton Alaty
Eboli :
Marseille Aydoilles Aigues-
Mortes, Ay Montluçon Thé-
lème
Puerta del Sol Edward Delhi
Milan Cali.

Golan Idhult Ombo, Taco-
ma Bossolé,
Gand Void Lepreau Philipp

El Desdichado

Je suis le ténébreux, le veuf,
l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la
tour abolie :
Ma seule étoile est morte, et
mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la
Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau,
toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et
la mer d'Italie,

Alamor Kigali,
Barfleur Kip Les Étangs
Amoncourt Déoulé,
Ailat Rillieux-la-Pape Alamo
Thessalie.

Suisse Amou Roubaix Bus ?
Lézignan Okhirón ?
Montfrin Pérouse Angkor
Dubäi Zolder Achen;
Erevan Douala Gron Tours
Magellan Suresnes...

Egée Dreux Foix Winkler
Trammer See Lac Huron :
Medellin Toura Toul Sarlat
Laredo Fée
Lesse Oubir Dallas Saintes
Conakry De la Fé.

Gérardmer Norval

Liste des lieux cités, par ordre d'apparition à l'écran :

La fleur qui plaisait tant à
mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la
rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?
Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encore
du baiser de la reine;
J'ai rêvé dans la grotte où
nage la syrène.

Et j'ai deux fois vainqueur
traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la
lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les
cris de la fée.

Gérard de Nerval

1. Jœuf : Meurthe-et-Moselle, France; Huy : Belgique; Luton : Angleterre, G.-B.; Évreux : Eure, France; Elbeuf : Seine-Maritime, France; Lincoln : Nebraska, E.-U.; Solesmes : Nord, France.

2. Le Raincy : Seine-Saint-Denis, France; Dax : Landes, France; Eton : Angleterre, G.-B.; Alaty : Russie; Eboli : Italie.

3. Marseille : Bouches-du-Rhône, France; Aydoilles : Vosges, France; Aigues-Mortes : Gard, France; Ay : Marne, France; Montluçon : Allier, France; Thélème : abbaye, « joust la rivière de Loyre, à deux lieues de la grande forest du Port Huault », soit approximativement Indre-et-Loire, France.

4. Puerta del Sol : Sonora, Mexique; Edward : île, Ontario, Canada; Delhi : Inde; Milan : Italie; Cali : Colombie.

5. Golan : région, Syrie; Idhult : Suède; Ombo : Mali; Tacoma : Washington, E.-U.; Bossolé : République centrafricaine.

6. Gand : Belgique; Void : Meuse, France; Lepreau : Nouveau-Brunswick, Canada; Philipp : Massachusetts, E.-U.; Alamor : Équateur; Kigali : Rwanda.

7. Barfleur : Manche, France; Kip : Croatie; Les Étangs : Moselle, France; Amoncourt : Haute-Saône, France; Déoulé : Côte-d'Ivoire.

8. Ailat : Israël; Rillieux-la-Pape : Rhône, France; Alamo : Texas, E.-U.; Thessalie : région, Grèce.
9. Suisse : Europe; Amou : Aude, France; Roubaix : Nord, France; Bus : Pas-de-Calais, France; Lézignan : Aude, France; Okhirón : Grèce.
10. Montfrin : Gard, France; Pérouse : Italie; Angkor : Cambodge; Dubaï : Émirats Arabes Unis; Zolder : Belgique; Achen : Allemagne.
11. Erevan : Arménie; Douala : Cameroun; Gron : Yonne, France; Tours : Indre-et-Loire, France; Magellan : détroit, Argentine – Chili; Suresnes : Hauts-de-Seine, France.
12. Égée : mer, Europe; Dreux : Eure-et-Loir, France; Foix : Ariège, France; Winkler : Manitoba, Canada; Trammer See : Allemagne; Lac Huron : Canada – E.-U.
13. Medellin : Colombie; Toura : Russie; Toul : Meurthe-et-Moselle, France; Sarlat : Dordogne, France; Laredo : Texas, E.-U.; Fée : Eure-et-Loir, France.
14. Lesse : Moselle, France; Oubir : Tchad; Dallas : Texas, E.-U.; Saintes : Charente-Maritime; Conakry : Guinée; De la Fé : Philippines.
- Gérardmer : Vosges, France; Norval : Ontario, Canada.
- Sources : Petit Robert 2
Atlas routier France Michelin

Grand Atlas Hammond – Larousse

Atlas mondial Microsoft® Encarta® 2000 (n° 85, 17 novembre 2002)

DIMANCHE.

Vie parisienne. J'arrive au Jardin du Luxembourg où je m'arrête pour jouir du spectacle. Des joggeurs. Des joggeurs partout, dans tous les sens. Il y a pratiquement plus de gens qui courent que de gens qui marchent, certains avec des appareils autour du bras pour mesurer la torture qu'ils s'infligent. Je m'assois sur une chaise au soleil et les regarde passer en fumant des cigarettes, tentant de me persuader qu'ils mourront tous avant moi. Le dimanche matin, certains traînent au lit, d'autres vont à la chasse, aux champignons, certains se lèvent à l'aube pour rédiger des notules, d'autres, parfois les mêmes, vont faire leur tiercé mais la plupart des gens vont jogger au Luxembourg. Pas étonnant qu'il n'y ait plus personne à la messe. Sur une esplanade, des jeunes gens armés de grands bâtons s'exercent à un art martial sûrement extrême-oriental au nom certainement barbare. Ici et là, des sculptures de Jean-Pierre Rives, l'ancien rugbyman, qui prouvent qu'il a de la place chez lui. Je croûte en regardant la Seine sur le pont Saint-Michel, bois un jus au Départ Saint-

Michel et pars prendre le train du retour. (n° 87, 1er décembre 2002)

MERCREDI.

Art contemporain. Afin qu'ils sèchent plus vite, on applique sur les boutons de l'enfant atteint de varicelle un produit nommé fluorescéine qui, on le devine à son nom, est très coloré. Caroline absente, c'est moi qui suis chargé aujourd'hui du badigeon. Mon adresse légendaire fait une fois de plus merveille : le flacon ouvert m'échappe des mains, je tente de le rattraper d'un subtil amorti du cou-de-pied, ne parviens qu'à le projeter contre le mur. La salle de bains a l'air d'avoir été repeinte au Stabyloboss. Je passe un long moment à tout nettoyer, en tentant de me convaincre que toute expérience est bonne à prendre : c'est tout de même la première fois que je lave une savonnette

Toile. Je reçois une demande d'abonnement aux notules. J'y réponds favorablement, bien sûr, mais non sans appréhension : je ne connais pas du tout le demandeur, qui devient mon premier abonné qui ne soit ni un ami, ni une connaissance, ni un ami d'ami, ni une connaissance de connaissance, ni une connaissance d'ami, ni un ami de connaissance, toutes personnes qui, du fait de leur appartenance à un de ces

statuts, me lisent avec une certaine mansuétude. (n° 88, 8 décembre 2002)

LUNDI.

Vie scolaire. Premier conseil de classe. À nouvelle direction nouvelle mise en scène : le principal a fait installer dans la salle un ordinateur relié à un téléviseur sur lequel on peut voir (il ne dit pas « voir », bien sûr, il dit « visualiser », comme il dit cadrer ou cibler pour définir, optimiser pour améliorer, affiner pour préciser et dysfonctionnement pour couille dans le potage) les résultats des élèves et leur évolution sous forme de graphiques riches en courbes colorées. L'école du XXI^e siècle est en marche, seulement, comme j'ai pour ma part conservé mon acuité visuelle du XX^e, tout ce que je distingue de ma place est un vague halo multicolore, une sorte de vision de la façade de Beaubourg sans verres correcteurs. Je ne m'en sens pas démesurément frustré. (n° 89, 15 décembre 2002)

DIMANCHE.

Tendance. Caroline et Lucie se rendent au marché de Noël du quartier. La prolifération de ces rassemblements va bientôt atteindre celle des vide-greniers. Elle est là la France coupée en deux : six mois de marché de Noël, six mois de vide-grenier. (n° 90, 22 décembre 2002)

2003

MARDI.

Célébration. Nous fêtons la fin de l'année *at home* en compagnie de quelques vieux branchages, fidèles entre les fidèles. Il y a là, mis bout à bout, pas loin d'un siècle d'amitié. Le cheveu est plus rare est les traits plus creusés mais les piluliers ne jouxtent pas encore les ronds de serviette sur la table d'apparat. La nourriture est un peu trop roborative mais la soirée est agréable. Tout le monde couche sur place...
MERCREDI.

...et regagne ses pénates qui lorraines, qui savoyardes, en milieu de journée. Le départ de la troupe me laisse dans un état de délabrement moral aussi profond qu'inattendu. Décidément, et j'imagine que ce doit être vrai dans d'autres circonstances de la vie, mieux vaut partir qu'être quitté. (n° 92, 5 janvier 2003)

MARDI.

Courriel. Sur la [listeoulipo], on s'amuse à proposer des définitions pour le mot « homéopathie ». Ma préférée est celle de Francis Mizio : « Exclamation poussée par le nègre d'Homère quand il a appris que celui-ci venait de rejoindre les rangs communistes ».

MERCREDI.

Courrier. Je reçois le dernier numéro de *Viridis Candela*, les carnets trimestriels du Collège de 'Pataphysique, qui consacre un dossier à l'aptonymie. Rappelons que l'aptonymie est la science de la recherche et de l'étude des relations entre les patronymes et les activités de ceux qui les portent. J'ai plaisir à retrouver, dans la liste publiée par Alain Zalmanski, certains aptonymes que je lui ai fournis, découverts par mes soins ou par ceux de mes correspondants qui connaissent mon intérêt pour la chose. Où l'on découvre avec joie, parmi des centaines d'autres, Henri Crampe, kinésithérapeute à Barèges, Claude Quignon, boulanger à Châlons-en-Champagne, les opticiens Louchez, le garage Courapied, le cardiologue Boncœur et l'inégalable Jean Cula, ramoneur.

SAMEDI.

Poussière. Je descends une des guitares du grenier et me dérouille les phalanges sur *In My Hour of Darkness* de Gram Parsons. Alice m'accompagne aux harmonicas. Comme elle a vomi plutôt copieusement dans l'après-midi, il est assez facile de déterminer après coup ceux dans lesquels elle a soufflé.

TV. *The Sopranos* (deux épisodes diffusés sur Canal Jimmy le 12 janvier 2003).

Où l'on voit Tony Soprano succomber aux charmes d'une unijambiste. Ce que l'on peut traduire par une partie de jambe en l'air. (n° 94, 19 janvier 2003)

LUNDI.

Vieux jours. Le premier ministre Raffarin parle des retraites devant le Conseil Économique et Social. Comme à son habitude, il ne s'engage guère mais l'augmentation de la durée des cotisations semble inévitable. Ça m'embête, et pas qu'un peu. Depuis l'an passé, j'ai abandonné toute ambition de rapprocher mon lieu de travail de mon domicile et, à moins d'une mise à pied ou d'un décès prématuré, je finirai donc mon activité professionnelle – je pourrais dire « carrière », mais dans mon cas ce serait déplacé – dans l'établissement où j'exerce actuellement. Établissement que je ne peux atteindre que par la voie automobile. Or j'ai constaté que, du fait de l'augmentation conjointe de la circulation et de mon appréhension au volant, je conduisais de moins en moins vite. Comme tout le monde, j'ai commencé par rouler au-delà des limites imposées mais aujourd'hui, sur la portion limitée à 110 km/h que j'emprunte, je ne dépasse jamais le 100. J'estime ma perte de vitesse à 5 km/h par an. Si je prends ma retraite à 60 ans, je finirai à 20 à l'heure. Ce n'est pas très rapide, mais avec un emploi du temps resserré – pri-

vilège de l'âge – ça peut se faire. En revanche, si je suis obligé de travailler jusqu'à 65 ans, il arrivera fatalement un jour où j'atteindrai une vitesse NÉGATIVE. Là, le problème me semble insoluble. J'hésite à faire part de mes réflexions au ministre des Affaires Sociales. (n° 97, 9 février 2003)

JEUDI.

Bougies. Anniversaire de mariage. Le temps des confidences. Celle que Caroline me fait me surprend un peu : « Je ne t'ai jamais vu courir. » Pourtant, il me semblait qu'une fois, pour attraper un bus... Mais c'était il y a longtemps et il n'y avait sans doute pas de témoins. (n° 98, 16 février 2003)

SAMEDI 1.

Transhumance. Départ pour notre séjour aux Alpes à 10 h 15. Les lacets du col de Bussang ont sur Alice un effet émétique qui chasse définitivement les dernières traces d'odeur de neuf qu'on se plaisait encore à déceler dans notre nouvelle auto d'occasion. Mulhouse, un bout d'Allemagne et le traditionnel bouchon à la frontière suisse. Une fois celle-ci franchie, arrêt pique-nique au cours duquel je me surprends à ne pas tendre l'autre joue à un automobiliste allemand arrogant et irascible et fais en sorte qu'il se souvienne de moi longtemps. Bouchons, travaux, ralentissements, la traversée de la Suisse semble aussi longue que celle de l'Australie.

Berne, Fribourg, belle vue sur Montreux au bord du lac, longue et sinueuse montée vers Morgins. On retrouve la France, traverse Châtel, surchargée d'autos et de piétons patageant dans la neige fondue. Je me dis qu'il faut vraiment qu'il y ait un fort plaisir à retirer des sports d'hiver pour qu'on consente à s'agglutiner dans des endroits pareils. Un plaisir que je comprends mais qui m'est inconnu, ayant toujours considéré que si des gens avaient pris la peine de bâtir des maisons, on avait le droit de préférer leur intérieur chauffé à l'exposition volontaire et tarifée au froid; je ne suis ici que pour la fréquentation d'une compagnie amie et le bien-être des miens qui ne partagent pas ma frilosité : en ce qui me concerne, ça pourrait aussi bien se passer à Esch-sur-Alzette ou en Haute-Saône. Pour les paysages alpestres, Caspar David Friedrich me suffit et pour moi le Mont Blanc est un stylo. Nous arrivons à la nuit tombée à La Chapelle d'Abondance, où nous occupons le troisième étage du chalet « La Roseraie ». Nous sommes les derniers, les D., T., N. et J. sont déjà là avec leur adolescente progéniture. Examen des lieux. Chambres cellules, mobilier de vide-grenier, chaises branlantes, réparations de fortune dignes d'un bricoleur de mon acabit, vaisselle vraisemblablement rachetée à la cantine d'un établissement scolaire après qu'on se fut rendu

compte qu'elle rendait les enfants dépressifs, belle illustration des pratiques des marchands de sommeil locaux. Mais je m'en voudrais de noircir le trait : le chauffage marche, l'eau est chaude, le matelas est bon – merci pour mon dos – et la vue sur un pan de montagne à travers les Velux est encore gratuite.

DIMANCHE 2.

Miracle. Je dors jusqu'à 7 heures et passe la journée détendu.

Occupations. Découverte du bourg, où l'on peut acheter l'essentiel, à savoir des journaux et du tabac. Les amateurs vont louer du matériel pour glisser. Lucie fait ses premiers pas à skis en compagnie de Caroline mais semble rétive à l'idée de se voir confiée à un moniteur, cette sorte de maître-nageur des pistes, l'anorak en plus et l'odeur de chlore en moins. Je m'inquiète pour son avenir : un enfant de cinq ans qui n'a pas derrière lui trois ans de solfège et de pratique sportive de haut niveau est mûr pour l'inadaptation sociale.

LUNDI 2.

Spectacle. J'emmène Alice au pied des pistes où nous passons un moment à observer ce qui se passe. Où l'on s'aperçoit qu'il y a encore largement de quoi meubler une douzaine d'épisodes des *Bronzés font du ski*.

Normalisation. Retour de la tension et de l'énerverment. La sensation de n'avoir pas assez profité de la journée d'hier, où je me suis rendu compte trop tard que je n'étais pas stressé, me stresse. Mon étude des paradoxes porte ses fruits.

MARDI 2.

Initiation. Au tour d'Alice de chausser des skis. Durée de l'expérience : 30 secondes.

MERCREDI 2.

Expérience. Lucie passe finalement une heure avec une monitrice et en ressort en pleurs. Ça me détend prodigieusement.

JEUDI 2.

Mauvais temps. La troupe reste *at home*. On rédige les cartes postales. On explore en famille les environs, Abondance, Châtel et son Intermarché. Je m'aperçois juste à temps que je suis en train de vivre ma deuxième journée sans tension intérieure. C'est déjà largement plus que les années précédentes. (n° 100, 9 mars 2003)

DIMANCHE.

Radio. Je note cette phrase, attrapée au vol dans les Papous de France Culture et due à un certain Lord Brickett (orthographe incertaine) : « Je n'ai rien contre les gens qui regardent leur montre quand je parle mais je ne suis pas d'accord

quand ils commencent à la secouer pour être sûrs qu'elle marche encore. » (n° 101, 16 mars 2003)

MERCREDI.

Jardin. « La guerre pourrait être plus longue que prévu » (les journaux). Je plante des topinambours. (n° 104, 6 avril 2003)

LUNDI.

Courriel. Échange de messages sanglants avec une enseignante parisienne, poétesse de surcroît, qui me prend de haut et m'agonit à propos d'un passage, pas très malin il est vrai, d'anciennes notules. Au lieu de laisser courir, de faire amende honorable et de passer à autre chose, je rumine, la taupinière prend des proportions himalayennes, je me braque, je fais le faraud et réponds vertement. Et ainsi de suite. Ces épisodes, car ce n'est pas le premier, me laissent dans un état de nausée et de délitement complet. Je suis bien trop pleutre et friable pour me battre, ma lutte stérile de l'an passé contre les services d'inspection (et qui va reprendre, j'ai appris ce matin la prochaine visite d'un représentant de ce corps prestigieux) qui m'a laissé définitivement exsangue et aphasique sur le plan professionnel me l'a suffisamment prouvé. La [listePerec] est régulièrement secouée par des joutes qui, pour être intellectuelles, n'en sont pas moins fé-

roces. Les antagonistes s'envoient des nasardes d'une telle violence qu'elles me laissent pantois et un peu admiratif : comment font-ils pour rester debout sans rendre leur quatre heures après de tels assauts alors qu'un mot de travers sur mes notules me met sur le flanc pour une semaine ? La tentation est forte de lisser ces notules, de les écrêter et d'y déclarer tout et chacun beau et gentil mais il n'est pas dit que tous les abonnés apprécieraient d'être condamnés au régime sans sel. Pour bien me maintenir la tête sous l'eau, la dame claironne qu'elle va faire profiter son entourage (c'est qu'elle en connaît du monde, et du prestigieux me dit-elle) de mes propos afin d'amuser la galerie. J'aimerais mieux être du côté des Parisiens qui rigolent plutôt que de celui du plouc dont on se gausse mais c'est ainsi. Parallèlement, elle confie trouver ce qu'elle appelle mon entreprise « parfois intéressante ». Ce qui, au vu de l'affection qu'elle doit me porter, équivaut à peu de choses près à un Prix Nobel.

MARDI.

Contrainte. J'envoie deux phrases à la [listeoulipo] : « Cet homme ne va jamais au cinéma. Le seul film que je l'aie entendu dire être allé voir était *Vivre & laisser mourir* ». Soit une guirlande de dix verbes consécutifs. (n° 105, 13 avril 2003)

LUNDI 1.

Itinéraire patriotique départemental. Nous partons à la découverte du monument aux morts de Ban-de-Sapt. J'ai le sentiment que j'aurai de plus en plus de mal à obtenir un consentement familial unanime pour ce genre d'expédition. J'imagine déjà les filles dans quelques années, allongées sur le divan d'un obscur praticien d'une quelconque Berggasse en train de chercher l'origine de leurs névroses, confier en soupirant : « Jusqu'à l'âge de x ans, notre père prenait prétexte de nous faire progresser dans la pratique cycliste pour nous embarquer chaque dimanche (et elles seront crues, même si ce n'est pas vrai) dans d'interminables virées, tout ça pour photographier les monuments aux morts du département, et ce dans l'ordre alphabétique des communes » (et elles ne seront pas crues, même si c'est vrai)..

MARDI 1.

Appel du large. Je pars pour Paris par le 6 h 57. Un petit tiercé au Triomphe de l'Est, tout un programme, et bus jusqu'à Saint-Michel. Je remonte le boulevard, en prêtant une attention particulière au secteur situé entre les numéros 73 et 145. Je croûte un sandwich thon-crudités sur un banc, face à l'église du Val-de-Grâce, au milieu de jeunes échappés du lycée Lavoisier. Je descends la rue Claude-Bernard, pour

voir à quoi ressemble le siège du *Monde*. En venant d'Épinal, je ne peux avoir autre chose que des images dans la tête : le hall envahi par les coursiers, les livreurs, les reporters à chapeau qui démarrent en trombe vers l'incendie de la Tour Eiffel, les badauds qui se pressent devant les placards de la toute fraîche édition du jour. Au lieu de ça, je ne trouve qu'une façade morte et close qui aurait eu du mal à inspirer à Joyce l'épisode d'Éole dans *Ulysse*. Je remonte la rue Mouffettard jusqu'à la Contrescarpe, descends la rue Cardinal-Lemoine. J'achète des Série Noire à *l'Amour du Noir* et vais travailler sur ceux que je n'ai pas trouvés à la Bibliothèque des Littératures Policières parmi les coups de marteau ponctuant l'installation de l'exposition Simenon. À 17 h 30, je gagne le boulevard Saint-Germain et le café El Sur où officie désormais Jean Lebrun chaque mardi soir pour son Pot-au-feu de France Culture. On est loin du beau cadre Art Nouveau du Bouillon Racine mais Lebrun retrouve un quartier qui lui va mieux que le Palais de Tokyo où il s'était un temps exilé. *El Sur* est un café argentin, l'émission est consacrée aux élections argentines toutes proches et je dois être le seul auditeur présent à ne pas avoir passé son enfance dans la pampa et à boire autre chose que la bière Quilmes en bouteille bleue. À 19 h 30, je métrotte jusqu'à la Porte d'Or-

léans. Claude Burgelin, président de l'Association Georges Perec, donne une conférence sur « Perec et la judéité » à l'Institut Mutualiste Montsouris dans le cadre du séminaire Babel (Psychanalyse, littérature et arts). Je retrouve avec un rien d'émotion ce coin du XIV^e où j'ai fait, enfant, mes premiers pas à Paris, chez ma grand-mère qui habitait rue Maurice-Bouchor. C'est un peu ça qui m'a décidé à venir car le prix d'entrée est plutôt dissuasif : 12 €, rien que ça. À ce tarif-là, j'imaginai le président Burgelin entouré de femmes nues et de danseuses sans linge mais je ne trouve qu'un parterre de lacaniens austères qui sont venus en taxi. Burgelin s'écarte des textes les plus juifs de Perec (*W* et *Récits d'Ellis Island*) pour traquer la judéité là où on l'attend moins : *Les Choses* (bof), *La Disparition* et surtout *Un homme qui dort*. Il considère que deux moments de ce texte, la réclusion et le vagabondage correspondent à deux aspects de la judéité, la vie de ghetto et l'errance. Je quitte les lieux avant la discussion (j'ai faim, je ne suis pas venu en taxi et je crains les métros tardifs, en outre je ne crois plus à l'apparition des bayadères) sous le regard noir des lacaniens réprobateurs.

LUNDI 2.

TV. *Questions pour un champion spécial Grandes Écoles* (France 3).

À l'heure où, tout près d'ici, TF1 racole la jeunesse avec *Nice People*, le service public continue courageusement ses émissions pour les retraités. Je me laisse faire. J'aime les activités de retraité : j'aime me lever avant l'aube, aller à la pêche pour ne rien attraper, bêcher mon jardin, traîner en charentaises, lire Marcel Proust, aller sur la Côte d'Azur hors-saison, faire la sieste, m'asseoir dans les jardins publics et changer de banc avec le soleil. En fait, plus j'y réfléchis et plus la retraite m'apparaît non pas comme une fatalité, ni même une issue, mais comme une vocation.

JEUDI 2.

1er-Mai. Là où, à Épinal, les vendeurs de muguet à la sauvette se marchent sur les pieds et sont plus nombreux que les clients, les trottoirs de Mandelieu sont vides de toute vente ambulante. Seuls les fleuristes proposent les brins recherchés. Toujours mon goût pour les images : j'imagine volontiers que les deux fleuristes locaux ont envoyé des nervis casser bras et jambes à leurs concurrents occasionnels les années précédentes et que ceux-ci ont retenu la leçon. (n° 107, 4 mai 2003)

LUNDI.

Phrase du jour. Je la trouve dans le billet quotidien d'Hervé Le Tellier : « Dans une vie, on marcherait 38 000 km der-

rière un caddie de grande surface (d'où, sans doute, le nom de supermarché). Ça fait du chemin dans l'autre sens si on a oublié le beurre. »

MERCREDI.

Anniversaire. Certains ont l'âge de leurs artères. J'atteins aujourd'hui celui de ma peinture.

JEUDI.

Vie professionnelle. Dans les intervalles que me laissent les filles (Caroline assure un nycthémère de garde jusqu'à demain 8 heures), je prépare d'arrache-pied une nouvelle inspection. Pour parer à toute éventualité et obéir à ce que Caroline appellera mon incorrigible optimisme, je plante 90 pieds de pommes de terre destinés à nourrir ma famille l'hiver prochain en cas de coup dur. J'étudie attentivement la course du tiercé. Je cherche des enseignements du côté de Marc-Aurèle (« Vois ce qu'ils sont lorsqu'ils mangent, dorment, s'accouplent, vont à la selle, etc. Vois-les ensuite lorsqu'ils se donnent de grands airs, font les fiers, se fâchent et vous accablent de leur supériorité. Peu avant, de combien de maîtres étaient-ils les esclaves, et par quelles sujétions ! Peu après, ils se retrouveront réduits au même état ! »).

Pour me mettre dans l'ambiance, je relis en diagonale *Le Château* de Kafka en remplaçant les mots « Château » par

« Rectorat », « fonctionnaires » par « inspecteurs » et « villageois » par « professeurs ». Le résultat est assez concluant. Coïncidence, je trouve dans la revue envoyée par A.Z. un texte d'Hervé Le Tellier intitulé « Collection d'antonomasies » dans lequel il imagine cinquante-trois images représentant des célébrités avant leur passage à la postérité : « Photographie de Joseph S. Klaxon, âgé de six ans, soufflant dans sa petite trompette »; « Porcelaine de Saxe représentant Antoine-Auguste Parmentier, se brûlant les mains avec une pomme de terre brûlante, avant de la piétiner »; « Image d'Épinal représentant John Montagu Sandwich, excédé, demandant à sa femme : Dites-moi, ma mie, où avez-vous rangé les fourchettes ? », etc. La première de la liste est une « photographie en noir et blanc représentant Franz Kafka se faisant expliquer la procédure à suivre pour se faire rembourser une note de frais par L'Éducation Nationale ». (n° 108, 11 mai 2003)

SAMEDI.

Vie parisienne. Je commence à Jussieu par le séminaire Perec. Je remercie David Bellos pour le petit mot qu'il m'a écrit sur la carte de son amie qui fut un temps mon ennemie et échange avec lui quelques mots sur la difficulté d'exprimer une opinion personnelle en public. Le thème du jour est

« Cartographie et totalité dans l'œuvre de Georges Perec », traité par Jean-Luc Joly, professeur dans une université marocaine et récent organisateur du colloque de Rabat. La partie cartographie donne lieu à un relevé des cartes, plans, atlas et portulans présents dans les textes Perecquiens et à un parallèle entre les chapitres 2 et 99 de *La Vie mode d'emploi*. Sans grande surprise mais intéressant pour qui aime le mélange littérature – géographie. Concernant le désir de totalité présent chez Perec comme chez tout collectionneur et chez tout rédacteur de liste, d'inventaire, d'épuisement, de saturation, de combinaison, il souligne que ce désir peut devenir totalitaire puisqu'il signifie un désir de possession du monde, tout ou partie. Travers que Perec évite par sa pratique du clinamen, du manque, de l'oubli volontaire (les 100 chapitres de *La Vie mode d'emploi* qui ne sont que 99) mais dans lequel je m'aperçois que je tombe volontiers quand je pratique ce genre d'exercices. Où il appert que ma totalisation à moi est une totalisation totalisante totalitaire totalement névrotique. Ce qui ne me surprend qu'à moitié.

J'achète deux Série Noire à L'Amour du Noir, déjeune de viande crue au Petit Cardinal et vais travailler et siester à la Bibliothèque des Littératures Policières. J'en suis chassé à 16 heures, la salle de travail devenant salle de conférence pour

une intervention d'un auteur belge sur le thème « Maigret et Paris ». Fin de la partie travail, début de la partie loisirs. C'est à ce moment charnière que je m'aperçois que je me suis fait subtiliser mon portefeuille. Je retourne à la Bilipo à la fin de la conférence, interroge le personnel. Nib. Je vais signaler la chose (qui ne manque pas de saveur, un vol dans le temple du polar, sous le haut patronage de Simenon) au commissariat du 5e arrondissement, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Je me retrouve sans papiers, avec 2,80€ en poche, plutôt loin de mon hôtel qu'il me reste à payer. Je marche jusqu'à la Gare de l'Est où je vois que je peux anticiper mon départ avec le train de 19 heures 45 qui peut me conduire jusqu'à Nancy mais que je n'ai pas le droit de prendre (le tarif préférentiel dont je bénéficie m'oblige à repartir le dimanche). Je retourne chercher mes affaires à l'hôtel, le tenancier, compréhensif, s'offre même à me prêter de l'argent pour me dépanner. J'écorne mon pécule pour acheter *Le Monde* et monte dans le train dont j'attends le départ avant d'expliquer ma situation au contrôleur, procès-verbal de dépôt de plainte en main. Je suis redevable d'un supplément et, comme je n'ai pas les moyens de le régler, auteur d'un délit. Ceci dans la théorie car là aussi je tombe sur quelqu'un d'indulgent qui écrit sur mon billet, à l'intention

de ses collègues : « Ne pas inquiéter ». Je me ferais bien tautouer ça sur le front. J'arrive à Nancy à 22 heures 35 où mon père m'attend pour me convoier à Épinal (la même mésaventure lui était arrivée il y a quelque temps à Lille, avec un petit supplément : le voleur lui avait ensuite téléphoné à son hôtel, en se faisant passer pour un policier, pour essayer de lui soutirer le code de sa carte bancaire; c'était une vraie mise en scène, on entendait en arrière-plan un homme supplier « Ne me frappez pas, je vais tout vous dire ! ») et je rentre au foyer la queue basse. L'attrait de la grande ville. (n° 109, 18 mai 2003)

DIMANCHE.

Sueurs froides. Je me réveille en eau à cinq heures du matin, imaginant ce qu'un individu sans scrupules peut faire avec une carte bancaire, un ordinateur et une connexion Internet dans les quelques heures comprises entre le vol et le blocage de la carte en question. Un autre aspect taraudant de la chose est le fait de ne pas savoir si les tickets de PMU contenus dans mon portefeuille étaient gagnants ou non. Je veux bien contribuer dans la limite de mes moyens à la chute de Sarkozy, voire du gouvernement tout entier, en faisant grimper les chiffres de la petite délinquance mais je serais

froissé qu'un indélicat étouffe son patrimoine en profitant de ma perspicacité de turfiste.

Courriel. Parmi les messages indésirables qui polluent de temps à autre ma boîte à lettres, il en est un aujourd'hui qui répond on ne peut mieux aux circonstances :

SPECTACLES – ANIMATIONS

ÉVÉNEMENTS TOUS PUBLICS

SPECTACLES DE MAGIE DE SCENE & DE SALON

SPECTACLES DE VENTRILOQUIE

SPECTACLE DE PICKPOCKET

ANIMATIONS – HYPNOSE

MAGIE BURLESQUE

LATINO DANCE

TV. P.J. (saison 10, épisode 5; diffusé sur France 2 le 16 mai 2003).

Dernier épisode d'une bien courte saison à l'issue duquel Fournier prend deux pruneaux dans le buffet. Ce qui permet le rassemblement de l'équipe à l'hôpital dans l'attente d'une opération chirurgicale incertaine, final calqué sur celui de la deuxième saison de *Six Feet Under*. Mais là n'est pas l'essentiel : apparemment, personne n'a rapporté mon portefeuille au commissariat. (n° 110, 25 mai 2003)

DIMANCHE.

Obituaire. « Je me souviens de Jean Yanne à R.T.L. et de ses inoubliables calembours : Tire ailleurs, c'est mes galets !, Ce sont d'avidés et bêtes abbés !, Neuf acteurs sonnent toujours deux fois !, L'abbé irrité sort de la douche des enfants ! etc. » (Georges Perec, *Je me souviens*, Jms n° 449).

Pour ma part, je me souviens de Jean Yanne, seul à la terrasse du Grand Cluny, au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue Saint-Jacques, un matin de juin 2000. Sur sa table, un café et un téléphone de poche. Vu son air avenant, je n'aurais pas aimé être celui qui interromprait la dégustation du premier en faisant sonner le second.

SAMEDI.

Élémentaire. Je gonfle la piscine pour les filles, la mets en eau, repique tomates, poivrons et aubergines, prépare un barbecue. L'air, l'eau, la terre, le feu. Un vrai Robinson. (n° 111, 1^{er} juin 2003)

DIMANCHE.

Agapes. C'est aujourd'hui communion solennelle pour Marie, fille du frère de Caroline. En tant que chargé de famille, je suis exempté de messe et rejoins la troupe chez O., à Golbey. La maison qu'il vient d'acheter est dotée d'une piscine.

C'est tout de même la première fois que j'emporte un maillot de bains pour me rendre à une cérémonie de ce genre.

O. et sa femme, tous deux présents, sont divorcés. Je m'amuse beaucoup à découvrir des avocats en ouverture du repas. J'imagine la suite : un chaud-froid de volaille sauce financière, des oeufs brouillés, un dessert à base de pâte brisée, mais non, la métaphore ne sera pas filée. (n° 113, 15 juin 2003)

DIMANCHE.

Fait divers (épisode 1). « C'est lorsqu'elle a voulu déposer une pièce sous la statue de la Vierge Marie que M. H., 82 ans, a chuté hier en fin d'après-midi en l'église abbatiale de Remiremont. Au cours de la messe du soir, elle s'est dirigée vers le tronc à droite de la nef, et une grille a basculé sous son poids. M. H. est alors tombée dans la fosse de chauffage, de 2,50 mètres de profondeur. La police et les pompiers de Remiremont se sont rendus sur place, pour lui porter secours. Se plaignant de douleurs au dos, elle a été transportée au centre hospitalier de Remiremont... Le curé, lui, n'a pas jugé utile d'interrompre la messe ! » (*La Liberté de l'Est* du jour).

MERCREDI.

Fait divers (épisode 2). « Dans notre édition dominicale,